Document generated on 06/04/2025 12:29 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Non, le nationalisme n'est pas mort

Jacques Guay

Number 28, May–June 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20774ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Guay, J. (1987). Non, le nationalisme n'est pas mort. *Nuit blanche*, (28), 18–19.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Jacques Guay

NON, LE NATIONALISME N'EST PAS MORT

Il y a trois ans, l'écrivain François Ricard se joignait à Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert pour écrire le tome II de l'histoire du Québec contemporain,* Le Québec depuis 1930. *Jacques Guay l'a rencontré.

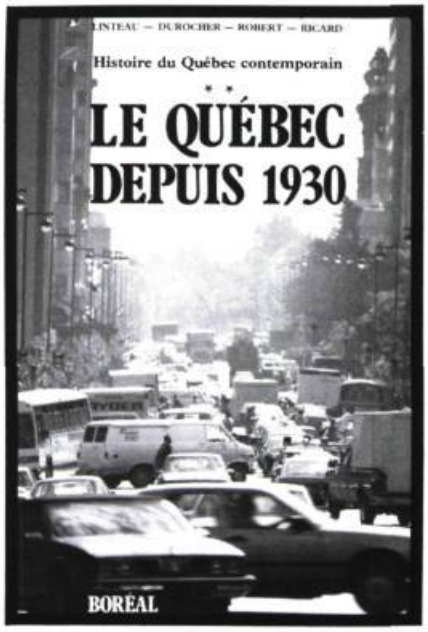
Nuit blanche — Vous n'avez pas une formation en Histoire?

François Ricard — Non, je suis un littéraire, j'ai une formation en littérature, je l'enseigne, je pratique le métier d'écrivain et de critique littéraire. Mais j'ai toujours été intéressé par l'Histoire. J'ai fait avec Durocher, Linteau et Robert deux séries d'émissions à Radio-Québec sur l'Histoire du Québec contemporain justement. C'est de là que vient l'aventure commune...

C'est un travail assez considérable. On a calculé qu'il y avait près de 50 000 pages de documentation consultées. On se partageait le travail: Linteau, par exemple, plutôt en économique, Durocher en politique, Robert dans le social; moi dans le culturel et l'idéologique. On a fait le plan ensemble, ensuite chacun creusait un dossier, préparait un chapitre après en avoir discuté en équipe. On se revoyait et on repassait tout le texte à la moulinette pour donner de l'unité à l'ensemble. C'est pour ça qu'on tient à signer le livre tous les quatre...

La principale difficulté a été d'essayer d'identifier les grands courants. Le vocabulaire est tellement flottant dans ce domaine-là; le champ a été décrit de manière tellement diversifiée qu'il nous fallait adopter une certaine classification qui corresponde à l'ensemble de la période de 1930 à nos jours...

De mon travail avec cette équipe-là, j'ai retiré — et je pense que c'est son principal apport sur l'Histoire



du Québec — ce qu'on pourrait appeler le postulat de complexité. C'est-à-dire que la société québécoise dans son présent comme dans son passé, n'est pas simple. On a eu trop tendance, peut-être, à considérer le Québec comme une société marginale, unanime, parfaitement homogène... Nous, nous tenons beaucoup à cette idée de complexité ethnique, politique, culturelle et, forcément, idéologique...

À propos du nationalisme des années 30 — en fait c'est moi qui ai fait le chapitre là-dessus —, il est très facile d'en dire qu'il est fasciste. C'est le courant le plus visible, ce courant nationaliste conservateur, que nous appelons, nous, nationalisme traditionalistes et dans lequel il y a sûrement des éléments fascisants. Il en est ainsi parce que c'est le courant qui a été pris en charge par une grande partie des élites cléricales, des élites traditionnelles. Mais ce courant n'est pas simple pour autant: il y a là des tentatives très importantes de réactualiser une vieille idéologie mais en même temps de l'adapter aux circonstances contemporaines. Par exemple, même le programme de restauration sociale de 1933, c'est un programme plutôt conservateur, mais qui s'intéresse à la question des trusts et au sort des ouvriers, même si on continue à croire que c'est l'agriculture qui est la vocation traditionnelle des Canadiens français. Les années 30 et les années de guerre ont été, aux points de vue social, idéologique et culturel, une période d'effervescence, de bouillonnement. Le Québec se transformait profondément. Les élites ont été un peu aveugles à ces changements...

N.B. — Vous dites en conclusion de votre livre que même si le nationalisme comme idéologie semble dépassé, le nationalisme un peu plus viscéral que les Québécois ont dans les tripes vous le retrouvez à toutes les époques...

F.R. — Je pense que c'est une constante de l'Histoire du Québec. En tout cas, depuis 1867 et sans doute avant cela, depuis le XIXe siècle probablement. C'est une constante que ce sentiment de la différence — qui ne s'est pas nécessairement traduit par des projets politiques ou des idéologies articulées, mais dont presque tous les projets politiques et toutes les idéologies qui ont été présentées aux Québécois ont dû tenir compte...

Depuis le référendum, un certain type de nationalisme semble avoir de la difficulté à se renouveler, mais je ne crois pas du tout que ce soit la fin du nationalisme.

N.B. — Cela expliquerait comment il se fait que la population peut à certains moments dramatiques...

F.R. — Réagir... Exactement, je pense que c'est parce que ça touche une sorte de fibre profonde et je pense qu'avec la question linguistique, on est en train de nouveau de la toucher. C'est un peu

l'Histoire qui se répète, mais on la touche cette fibre-là. On a cru que les Québécois avaient une sorte de sécurité linguistique, mais elle n'est pas si profonde qu'on le pense...

Une certaine bourgeoisie francophone dans le monde des affaires finit par oublier qu'elle doit sa position à l'État. Elle est parfois portée à remettre en question l'État, la réglementation et tout ça, mais en réalité c'est une sorte de suicide pour elle...

N.B. — Vous croyez que si jamais cette bourgeoisie se sent menacée elle va se replier sur l'État?

F.R. — Elle risque de se comporter comme elle l'a fait dans le passé... Sans la Caisse de dépôt, sans l'Hydro-Québec, sans les lois linguistiques, cette bourgeoisie dont on parle tant dans les cahiers économiques de tous les journaux, notamment au sujet des régimes d'épargne action, elle ne serait pas là. Ou en tout cas, elle serait sûrement beaucoup moins forte. ■

Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard
HISTOIRE DU QUÉBEC CONTEMPORAIN
Le Québec depuis 1930
Boréal, 1986; 29,95 $

Le premier tome de cette ***Histoire du Québec contemporain***, publié chez Boréal en 1979, couvrait, on s'en souviendra, les années 1867 à 1929 et avait le mérite de constituer une véritable synthèse de l'histoire récente du Québec. L'approche était nouvelle, rompant avec les traités traditionnels: la perspective historique incluait enfin les phénomènes économiques, sociaux et culturels; tenant compte de la situation des femmes, du mouvement ouvrier, des conditions de vie et des effets de l'urbanisation, les interprétations se faisaient sous un éclairage neuf. Le succès de cet ouvrage fut retentissant.

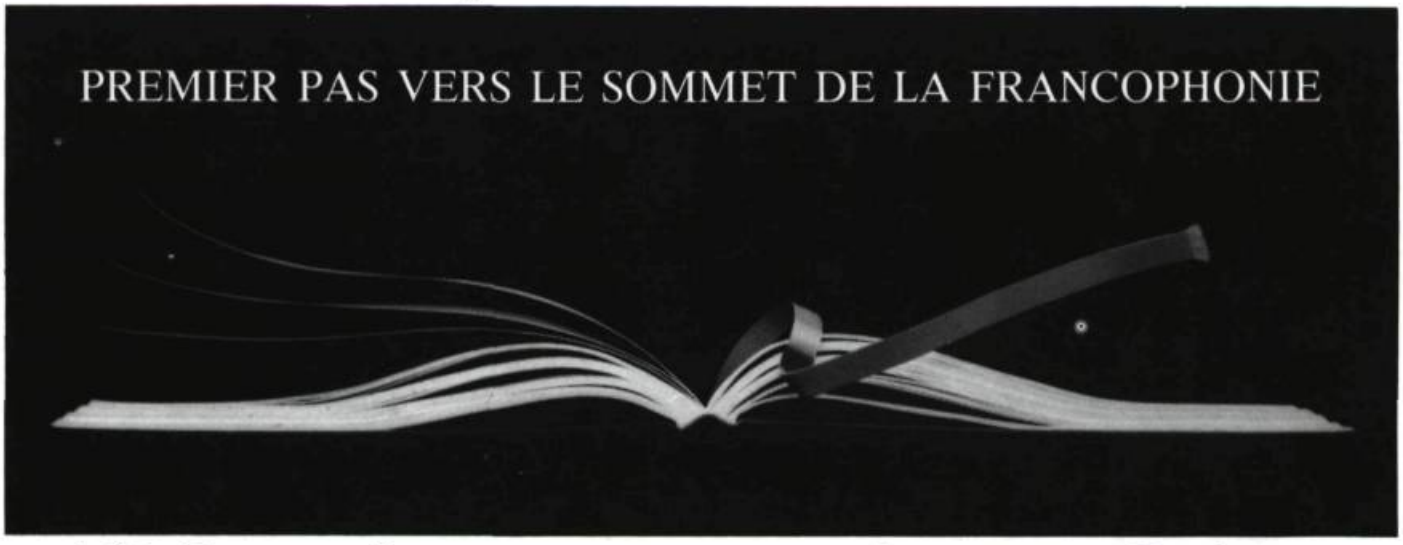
Sept ans plus tard, les trois historiens qui avaient entrepris cette recherche s'adjoignent la collaboration de François Ricard et proposent la suite (attendue) au premier volume: le Québec de 1930 jusqu'aux années 1980.

La formule est la même que pour le livre précédent: tranches chronologiques, thèmes autour desquels se bâtissent les chapitres, illustrations et tableaux statistiques abondants et bibliographies indicatives à la fin de chaque chapitre. Un indispensable index facilite l'usage de cet ouvrage pour ceux et celles qui ont besoin d'une information rapidement.

Il s'agit d'une somme considérable et néanmoins accessible dont l'intérêt est toujours soutenu. L'analyse qui en découle est révélatrice et novatrice car au bout de ces deux tomes sur les 120 dernières années du Québec, voilà que tombent certains mythes: celui d'un Québec monolithique et toujours unanime; celui d'un pays évoluant en vase clos; celui d'une société traditionnelle projetée brutalement dans l'ère moderne et enfin celui du nationalisme réservé à certains groupes et à des époques définies. ■

Christine Eddie

Le plaisir de lire



16e SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC
DU 28 AVRIL AU 3 MAI 1987

Salon international du livre de Québec, 2590, Boul. Laurier, suite 760, Ste-Foy, Québec, Canada G1V 4M6 Tél.: 658-1974